

DE FLAMME ET DE NEIGE

Tome 2



La Sibylle Phrygienne

Wilfrid Sébaoun

DE FLAMME ET DE NEIGE

Poèmes

Tome 2

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-24-6
© Les Éditions de la reine Mab, 2013

I

Accessibility is a great point in matter of love, and perhaps of the two there is less misery in loving without return a goddess who is to be seen and spoken to every day, than in having an affection tenderly reciprocated by one always hopelessly removed.

THOMAS HARDY

A Laodicean

*Pensez à ceux qui se voient
Et savent que c'est la dernière fois*

PHILIPPE SOUPAULT

Chansons

PLUS TARD, SI NOUS VIVONS

Chanson de veillée

L'âge aura creusé sans pitié tes traits
De rides nues que les larmes inondent ;
Nous aurons appris à garder secret
Le regret du temps où les oiseaux pondent.

Nostalgie au cœur, je méditerai ;
Près de nous veilleront la Parque immonde,
Qui coupe notre fil quand il lui plaît,
Et la pie perchée sur la mappemonde.

Ton corps aura perdu tous ses attraits,
Mais, enveloppé d'une nuit profonde,
Ce sera toi, et je le bercerais
Les yeux fermés jusqu'à la fin du monde.

UN PETIT BOUQUET POUR NOUS DEUX

Dans ce jardin qui nous invite
À tous nos rêves partager,
Comment pourrions-nous négliger
Les oracles des marguerites ?

Nous mentent les romanichels,
Les cartomanciennes nous leurrent,
Les marguerites rient et pleurent,
C'est dans nos âmes qu'est leur ciel.

Toutes les épines des roses
Savent reconnaître le sang
D'un amour qui, sorcier puissant,
En source se métamorphose.

Jardin, amour et rêve sont
Domaine des roses trémières.
Hélas ! il pleut, il pleut, bergère,
Comme il est dit dans la chanson.

Pensées du jardin ! quel atroce
Jeu un poème porte en soi
Ainsi que Jésus-Christ sa croix
Et Polichinelle sa bosse !

Nostalgie des coquelicots
Chers à mon enfance tragique,
Au jardin donne la réplique,
Car ses plaintes sont sans écho !

Brise qui enseigne aux iris
L'art secret des âmes blessées
Qui oublie les amours passées,
Console aussi les myosotis !

Ciel printanier du jardin, donne
La sagesse à toutes les fleurs,
Et enveloppe notre cœur
Du manteau bleu de la Madone !

EN FIN DE COMPTE

Que sais-je vraiment de tant de chemins
Où cheminent sans fin des pèlerins
Luttant contre le doute et le mystère,
Courageusement, par toute la terre ;
Affrontant sans effroi, comme Daniel
Sa fournaise, un embrasement du ciel ;
Sillonnant les mers souvent dangereuses
Imprévisiblement, souvent berceuses ;
Étudiant l'art des oiseaux migrants
Qui traversent l'air portés par leur cœur ;
Cherchant vérité et vie dans leurs songes ;
Se perdant, se trouvant dans leurs mensonges ?

Que sais-je de toi que j'ai si longtemps
Cherchée sur la terre et dans les nuages
Au long d'un incessant pèlerinage ?
Que sais-je de toi qui es dans mon sang ?

EFFET DE L'ART

Dans un presque incroyable songe
Nous nous sommes vraiment aimés.
Ce songe, mort et embaumé,
Vit sa vraie vie de pieux mensonge.

DORMITION DE MÉLISANDE

La mort veille, assise au pied de son lit,
Et l'attend, patiemment à sa manière.
Le frémissement, ténu, des paupières
Baissées de la malade est-il un cri ?

Voit-elle le regard énigmatique
À travers le léger rideau de chair
Qui sépare son cœur d'un monde amer
Sans Jaufré Rudel son amour unique ?

Si tendre et si féroce est le regard
De la passeuse aux vêtements de veuve
Et d'orpheline assise au bord du fleuve
De la nécessité et du hasard !

Tant de fois s'est vue la malade, en rêve,
Sortant de son sommeil et découvrant
Tout près de son lit Jaufré bien portant !
Et quelle douleur quand la nuit s'achève !

Ouvrir les yeux ? Hélas ! il est trop tard
Pour espérer qu'un deuil se charge en fête.
Mélisande craint de voir claire et nette
La réalité sans masque et sans fard.

Si lointain est le jour où son poète
Venu d'outre-mer est mort dans ses bras !
La malade sait qu'elle ne verra
Que la visiteuse à l'emmener prête.

DON DES ÉTOILES FILANTES

La lune crie derrière la fenêtre.
Il fut un temps où elle murmurait
Au fil des nuits dans les branches des hêtres
Des somptueux et familiers secrets.
Est-elle plus que nous déçue ? Peut-être !
Ses rêves sont-ils morts ? On le dirait !

Un baiser furtif embrase les lèvres
De la nuit venue simplement bercer
Nos âmes tourmentées par une fièvre
Qu'un rêve ne peut tout seul apaiser.
Quelle fable ne semble à nos yeux mièvre
À côté de ce qui est arrivé ?

Nous importe-t-il vraiment de comprendre
Par quels chemins voyage cette foi
Qui nous fait trouver, caché sous des cendres,
Le sang vivant d'un phénix dont la voix
Nous dit et reedit, d'un ton grave et tendre :
« Il n'y aura pas de dernière fois » ?

AMOUR D'AUTOMNE

Les jardins et les champs sont des recours
Toujours offerts aux âmes pécheresses.
Heureusement pour nous, car le temps presse,
Nous sommes vieux, et fragile est l'amour !

Pavots des champs, myosotis, anémones,
Dieu vous sourit car vous êtes des fleurs
Qui empruntez vos troublantes couleurs
Aux joies et aux chagrins des ciels d'automne.

Priez pour nous, nos cœurs ont tant besoin
D'être secourus : la lutte avec l'ombre
Est un fleuve violent où souvent sombre
Un amour qui croit Dieu de lui trop loin.

Aidez-nous, afin que les fleurs de tombe
N'aient à nous reprocher ni reniements
Ni oublis, quand viendra, cruellement,
L'hiver où dans les cœurs la neige tombe.

LA CLOCHE

Je chercherai, — combien de temps ? —
Dans les nuages de ton âme
Cette cloche que tu entends
Sonner le tocsin, longuement,
Dans mon cœur cerné par les flammes
De l'agonie, sournoisement.
Cette cloche qui te réclame
La promesse que les mourants
Veulent voir dans les yeux des femmes.

Mon âme aura-t-elle la force
De s'ébattre dans tes yeux gris
Comme jouaient phoques et morses
Dans mes lointains livres de prix ?
— Miel est pour ma mémoire amère
Le souvenir que rien n'efface
D'avoir fait plaisir à ma mère,
Du temps qu'encore un peu de place
Existait pour elle sur terre,
En étant premier de la classe.

Je ne dis rien, — est-ce une erreur ? —
À ces anges gardiens qui viennent,
Lorsque nous faisons trop de peine
À Dieu et courons au malheur,
En secret avertir nos cœurs.

Je ne me fie qu'à l'évidence,
À l'acharnement arbitraire
Du cœur à nourrir l'espérance,
À quand même tenter sa chance
Lorsqu'un noir silence l'atterre.

Je sais, — comment ? Dieu le dira —,
Que dans ton âme des étoiles
Que chagrins et nostalgies voilent
Écoutent mon cœur jamais las.

Jusqu'à la fin des temps peut être
Je chercherai, je chercherai,
Dans tes yeux, ton âme, ton être,
La cloche qui te fait connaître
De mon cœur les cris peu discrets.

DIT LE CŒUR BATTANT

Nues, les étoiles pâlirent
Et sans adieu s'enfoncèrent
Dans l'originel abîme.

Reprocheras-tu aux aubes
Les souffrances de ton âme
Sur des chemins sans issue
De ta charité obscure ?

Que pourrait faire la nuit
De son suaire troué ?
L'Enfer, le Shéol, des mots
Dont rirait bien le Néant
S'il avait tout ce qu'il faut
Pour le rôle de bouffon !

De l'abîme où disparurent
Tant d'illusions de ton âme
Crient les ombres des étoiles ;
Aucune d'elles n'apaise
La nostalgie de la neige.

Déclareras-tu ces ombres
Coupables d'une injustice ?

Âme fourchue, prétends-tu,
Boiteuse, arriver à temps

Pour décloquer de la croix
L'oiseau savant d'Athéna,
La chouette que nous aimons,
Et rendre à nos cœurs brisés
Leur foi en l'amour sauveur ?

LE CARREFOUR

Souvent tu nais de nuits impures
Et sombres dans de grises mers.
Ah ! comme le doute est amer,
Et comme l'ignorance est dure !

Masque doré de l'infini
Et masque rouge sang du doute,
Soleil, montre à nos cœurs la route :
Souffrir ne leur a rien appris !

Le temps de faire connaissance
Avec l'amour aux yeux murés
Nous est chichement mesuré :
Deux ou trois mots puis, — le silence !

Qu'attendra-t-il vraiment de nous,
Ce seul sosie du Dieu unique,
Au vieux carrefour fatidique ?
Que nous soyons sages ou fous ?

Et nous, qu'attendrons-nous des rêves
Que sa rencontre inspirera
À nos cœurs en deuil qui déjà
Pleurent tant d'espérances brèves ?

DEUX DESTINÉES

Nous sommes l'un et l'autre au monde
Pour vivre le même malheur,
Il importe peu à nos cœurs
Que la terre soit verte et ronde !

Les ténèbres de l'infini
Entourent de leurs tentacules
Notre faible chair qui recule
Avant d'avoir rien accompli.

Nos âmes créées à l'image
De Dieu pourraient-elles vraiment
Se faire du mal constamment ?
L'oubli, par moments, les soulage.

Quand l'Ange de la Mort viendra
Mettre un point final aux mensonges
Qui s'entremêlent dans nos songes.
Nos cœurs ne se renieront pas.

LETTRE ABANDONNÉE

Des hivers de notre jeunesse
Nous n'avons pas su cultiver
Et faire fleurir les promesses :
Avons-nous seulement rêvé ?

Voilà que s'achève décembre,
Dehors le froid va s'installer ;
Resterons-nous seuls dans nos chambres
Sans force pour nous consoler ?

J'écris. Comme mon encre est noire !
Si je pouvais la délayer
Avec assez d'humour pour croire
Que ma lettre va t'égayer !

Notre rencontre est un mystère,
Je le sais, le sais-tu aussi ?
Penses-tu à ta guise faire
Échec et mat au noir souci ?

Notre âge au rêve nous arrache ;
De tous nos arbres de Noël
Lequel ont épargné les haches
De nos faits et gestes réels ?

T'abandonnant aux apparences
Qui disent trompeurs les miroirs,
Laisseras-tu dans ton silence,
Sombrier un raisonnable espoir ?

Il nous reste si peu à vivre
D'hivers aux charitables nuits
Qui offrent à nos cœurs le givre
Où mentir quand leur rêve a fui !

Réponds, dis-moi que tu es prête
À suivre avec moi un chemin
Où ni froid ni neige n'arrêtent
Les amants au cœur incertain.

FRÈRE ET SŒUR DE L'ALBATROS

Ni toi ni moi ne sommes que nous-mêmes :
Tu es celle qui m'aime et me comprend,
Et je suis celui que ton cœur attend ;
Nos âmes sont hantées de lunes blêmes.

Leur sang a souillé un rêve ébréché,
Victime élue de nos cœurs malhabiles !
Deux oiseaux issus de la même argile
S'obstinent malgré tout à se chercher !

Le cri de mon cœur a cru reconnaître
Le cri de ton cœur, tout proche, parfois.
Avec raison, ou par l'art d'une foi
Dont ni les deuils ni les ans ne sont maîtres ?

Ce qui fut, ce qui est, ce qui sera ?
Sombre maelström de vaines apparences !
Des cris de nos cœurs naît une espérance,
La pitié partagée nous sauvera.

AUTOMNE SANS COMPLAISANCE

Des vieux marronniers les frondaisons rousses
Rappellent aux cœurs la mort de l'été.
Nait dans nos cœurs par le temps harcelés
Une nostalgie ni belle ni douce.

Le regard ironique, un peu amer,
Du soleil pâli qui va disparaître
Inquiète un fantôme au fond de notre être,
Un fantôme enchaîné à notre chair.

Que faire ? Que dire à nos cœurs qui guettent
Le feu qui vient, quand la lumière fuit,
Rassurer le fantôme aux yeux de nuit,
Rendre à notre chair ce qu'elle regrette ?

UN AUTRE MONDE

Mes yeux sont clos. Ténèbres enchantées
Et lumière appauvrie des souvenirs
Ont enfin consenti à réunir
Nos âmes longtemps, hélas ! séparées.

Séparées ? — Était-ce un monde réel,
Cet univers d'étoiles et d'atomes,
Ces rêveries hantées par des fantômes
Et sans retour au ventre maternel ?

N'était-ce pas un monde d'apparences,
Un chœur d'ombres dansant sur un faux mur,
L'écho grimaçant d'un oracle impur
Né dans nos cœurs d'un douloureux silence ?

Était-il réel ce désert où Dieu,
Qui appelât par la voix du tonnerre,
Ou par la voix d'une brise légère,
Laisait sans remède un exil odieux ?

PEUT-ÊTRE LA DERNIÈRE FOIS

Anges musiciens de la Renaissance
Et sainte Cécile à nos cœurs si chers,
Grâce à vous un jardin nous est ouvert
Dans le ciel de Venise et de Florence.

Que demander à ces ombres de fleurs
Nues exilées d'un jardin d'Italie ?
Les vieux secrets de la mélancolie
Qui si tendrement console nos cœurs ?

Quel rêve est né dans le regard étrange
De statues aux aguets si près de nous,
Si loin, pourtant, de ces horizons flous
Qu'offrent à nos cœurs les violes des anges ?

Que chantonnerons-nous avec ce vent
Qui vient on ne sait d'où confier aux feuilles
Des marronniers, qui avec joie l'accueillent,
D'un Dieu maternel les nouveaux serments ?

Saurons-nous séparer ce qui commence
Comme le murmure ardent d'un soleil
Penché sur la mer, d'un passé pareil
À une nuit où règne le silence ?

TENTATIVE

S'approchent nos dernières heures,
Grimace le désert gris
Où nous nous sommes rencontrés.
Sommes-nous perdus ?
Comment échapper au néant
Ou à l'éternelle souffrance ?

Il y eut des éclairs dont la violence
Parut apte à ouvrir les ténèbres
Où les étoiles nues meurent.
J'ai cru, et toi aussi,
Que des buissons flambaient
Sans se consumer.

Comme toi, peut-être plus que toi,
J'ai usé, à poursuivre des leurres,
La patience du destin.

Ferme les yeux, maintenant,
Et cache dans tes mains
Ton visage, à ton âme qui pleure.

Aide-moi de ta patience
À nous frayer un vrai chemin.

ÉCHEC

Souvenirs, toiles d'araignée
Où se sont prises bêtement
Tant de rêveries d'un moment
Dans d'amers regrets enlisées.

Attendant dans de sombres coins,
Souvenirs que ma destinée
A tissés d'année en année,
Vous assassinez sans témoin !

Souvenirs, regards hypocrites
Qui emprisonnez mes chagrins
Dans des nostalgies dont la fin
S'éloigne de plus en plus vite.

Je sais bien que vains sont les cris
Qui retentissent dans les mines.
Qu'il pleuve à torrent ou qu'il bruine
Votre ciel, souvenirs, est gris !

Hélas ! rien de ce que j'écris
Pour ne pas agoniser seul,
N'est écrit sur votre linceul,
Souvenirs qui défiez l'oubli !

RONDEL DU RÊVEUR AMER

Je n'étais guère téméraire,
Bien qu'attiré par l'inconnu ;
J'avais honte de mon cœur nu,
J'avais peur du bord des cratères.

D'Empédocle l'orgueil austère
Hantait-il mes rêves déçus ?
Je n'étais guère téméraire,
Bien qu'attiré par l'inconnu.

De mon cœur et de ses mystères
Mes Dulcinée n'ont pas voulu ;
Ce qu'un vrai Don Quichotte eût su
Oser, je n'ai pas su le faire :
Je n'étais guère téméraire !

PARIA

*Un homme parle à lui-même et se plaint,
Dans le jardin ; le jet d'eau solitaire
Aussi se parle. — Il est dur de se taire
Comme se tait Dieu dans son ciel, sans fin !*

Mon cœur, courbé, qui gémit et se traîne,
Porte le poids d'une vie sans bonheur.
La nuit vient, sans rêve consolateur
Pour mon cœur, et toute espérance est vaine.

Mon cœur n'a pas su quand il le fallait
Se faire mendiant et vivre d'aumônes,
Se faire pèlerin, confier aux aulnes
Ses doutes, ses chagrins et ses regrets.

Il est ce qu'il est, le destin n'épargne
Qu'à ses élus le désenchantement.
— Le destin ? — Son ombre, au cœur qui se ment,
Devient vite ennemie, noire de hargne.

Mon cœur est un paria : à son secours
Ne vient, lorsque de son abîme il crie,
Même pas une sœur de nostalgie.
Châtiment dû à qui trahit l'amour !

À UN MAL AIMÉ

Tu n'oublieras plus, jamais plus,
Maintenant, après avoir bu
Le philtre préparé par le malheur
Pour ceux à qui la vérité fait peur,
Que tu n'as pas d'autre ami que la chance.
Et si tu ne veux pas que l'espérance
Se pendre, écris, pour le temps qu'il te reste à vivre
Dans cette vallée d'amère souffrance,
Avec ton doigt, sur les carreaux couverts de givre,
Ou de buée, ou de poussière,
Ce que l'amour, à force de faire saigner
Ton cœur si obstiné a su lui enseigner, —
Et ne reviens pas en arrière !

L'OUBLI BIENFAISANT

Longtemps, longtemps nous cheminerons, jusqu'à
La rive du fleuve, où la mort toute nue
Pour accueillir nos deux âmes attendra.
La mort ! dont jamais l'attente n'est déçue.

Notre long cheminement durera-t-il
Autant que des enfants d'Israël l'exil ?
Nous n'en savons rien et c'est sans importance :
L'oubli de la mort vaut mieux que l'espérance
D'un amour déçu qui sa vie recommence.

RONDEL DES AMANTS IMAGINAIRES

Jusqu'au dernier jour, seuls et tristes,
Nous nous chercherons âprement.
Nos cœurs en ont fait le serment,
Leur mémoire à l'oubli résiste.

Peut-on appeler réaliste
Le cœur qui à son rêve ment ?
Jusqu'au dernier jour, seuls et tristes,
Nous nous chercherons âprement.

Hélas ! nous sommes sur la liste
De ces infortunés amants
Qui doivent confier leur tourment
Aux ciels d'hyacinthe et d'améthyste,
Jusqu'au dernier jour, seuls et tristes.

FEMME SANS OMBRE

Elle abandonna son amour trop pâle
Pour lui montrer sa chance sans égale
Et la détourner d'une voie fatale.

L'étang lui montra de son cœur les gestes,
Elle en vit bien peu, mais crut que le reste
Était plus noir que le crime d'Oreste.

Son âme est devenue semblable aux brumes
Filles de la nuit. Quand le jour s'allume,
Elle fuit, on dirait que l'étang fume.

Aux lys en deuil, aux sévères scabieuses,
Offrent leurs pleurs les aubes malheureuses,
Autour de l'étang que les remords creusent.

LE JARDIN EST TÉMOIN D'UNE IMPUISSANCE

Elle prie ; que peut-elle attendre
D'autre que le secours de l'art
De l'imaginatif hasard
Qui se révèle parfois tendre ?

Peut-être qu'un homme viendra
Chercher le salut de son âme
Dans le regard de cette femme
Qui tend vers une ombre ses bras.

« Peut-être, peut-être », répète
Son cœur qui sonne le tocsin
Sous un triste et timide sein,
« Pour ce nouveau rôle es-tu prête ? »

Elle prie, le doute est cruel,
Des larmes coulent sur ses joues,
Autour d'elle des enfants jouent.
La pitié a le goût du fiel
À ma bouche qui ne prononce,
Hélas ! pas la moindre réponse !

CHANSONNETTE
EN FORME DE TRICORNE

Hélas ! L'amour sans loi
Avec la mort fornique.

La reine est tyrannique,
Facétieuse parfois.

Mes vers mélancoliques
Sans nul doute en font foi.

COLOMBINE À ELLE-MÊME,
PENDANT LE CARNAVAL

Tu as bien envie
D'inviter Pierrot
Dans ton jardin clos,
Mais tu te méfies :

Des grands sentiments,
Lorsque dans Venise
Tous les cœurs se grisent,
Est-ce le moment ?

Un air de guitare,
Un baiser ou deux,
Pierrot amoureux
Vite se déclare.

D'un air contenter
Ton cœur, Colombine ?
Tu es bien trop fine
Pour t'illusionner !

Ne font bon ménage
Avec le hasard
Ni l'amour ni l'art. —
Du ciel, nul présage !

Tu pèses le pour,
Tu pèses le contre,
Les deux se rencontrent
Mais manquent d'humour !

RONDEL DE LA DIFFICILE

Les années où j'étais jolie
N'ont enfanté que des regrets.
Aujourd'hui je bois à longs traits
Une amère mélancolie.

Quelle ne fut pas ma folie
D'oublier que le temps courrait !
Les années où j'étais jolie
N'ont enfanté que des regrets.

Même un poète ardent oublie
Un amour trop longtemps abstrait.
Ce n'est pas, hélas ! un secret
Que pleure mon âme meurtrie
Les années où j'étais jolie.

DES MOTS ?

Madrigal gris

Ton orgueil te mène en bateau
Et te voue au sort peu enviable
D'être seule comme un bourreau.
Essaie d'aimer un pauvre diable !

Je te bercerai, tu seras
Heureuse comme Dieu en France ;
Sur la pointe des pieds ira
Au diable vauvert ta souffrance.

De la parole tout l'argent
Nous jetterons par la fenêtre
Et l'or des silences vivants
N'aura que la peine de naître.

RONDEL DE SOLEDAD

J'ai laissé se faner la vie,
Proclament tous mes vieux portraits.
L'âge ne reste pas discret
Bien longtemps, si fort qu'on l'en prie.

L'hiver vient, des corneilles crient
Sinistrement, le ciel se tait.
J'ai laissé se faner la vie,
Proclament tous mes vieux portraits.

La vague promesse infinie
Qui dans mon cœur se reflétait
S'est dissipée, — sans borne était
Des illusions la perfidie !
J'ai laissé se faner la vie.

LA VRAIE SOLEDAD

Son vieux rideau de fumée elle tire
Devant son désir, comme un paravent.
Elle n'avouerait pas pour un empire
Ses rêves nus, même à qui les comprend.

Les lourds regrets de son âme elle cache
Soigneusement, même à son confesseur.
Parfois un poème obscur lui arrache
Un secret de sa chair ou de son cœur.

Des roses coupées elle feint de craindre
Les épines qui font saigner les doigts,
Mais il faudrait peu de mots pour dépeindre
Une nostalgie que trahit sa voix.

DEUX DÉSASTRES

C'est la Sonia de Tchekhov : elle est bonne
Mais, hélas ! pas jolie ; elle le sait.
Le soleil de l'été darde ses traits
Sur qui crie vengeance et sur qui pardonne.

Elle regarde en même temps la mer
Et des enfants qui sur le sable jouent ;
Des pleurs furtifs par moments sur ses joues
Trahissent son cœur houleux et amer

Sans mari, sans enfants, ainsi que l'astre
Qui poétise en vain toutes les nuits,
Sans cesse autour de la terre elle fuit. —
L'imagination ! contre un tel désastre !

Que peuvent la pitié, la charité,
Pour l'infortunée ? — un pauvre poète
Qui n'a que son art se creuse la tête
Et soupire : hélas ! il ne peut l'aimer !

DEVANT LE BASSIN
DU JARDIN DU LUXEMBOURG

Elle sait que j'écris des vers qui cachent
Et en même temps montrent nos désirs.
Elle sait que rien ne sert de gémir
Quand l'âge sans pitié brandit sa hache.

Notre silence est peuplé de questions ;
Le jet d'eau moqueur et grave nous prête,
Arbitrairement, pour l'ultime fête
Des réponses crues de son invention.

Les trois canards du Canada sillonnent
Sans hâte le bassin, cœur de Paris.
Du Canada ? C'est ce qu'on nous a dit.
Pourquoi faudrait-il que nos cœurs s'étonnent ?

Sur quelles mers des exils oubliés
Découvriront-ils une foi vivante
Dont seul aujourd'hui le fantôme hante
Notre chair qui ne sait comment prier ?

COMMENTAIRE DE L'HISTOIRE SAINTE (I)

C'est sa destinée marâtre
Qui fit Samson amoureux
De Dalila, l'idolâtre
Qui lui coupa les cheveux.

COMMENTAIRE DE L'HISTOIRE SAINTE (II)

Pour apaiser quelquefois
De sa chair l'ardente flamme,
Adam n'avait pas le choix,
Ève était la seule femme
Dans le jardin. C'est pourquoi,
Afin de sauver les âmes
Des fils faits du même bois
Qu'Adam, ainsi qu'il se doit,
Jésus mourut sur la croix.
C'est un mystère, Mesdames
Et Messieurs, de la vraie foi !

II

*As rivers seek the sea,
Much more deep than they,
So my soul seeks thee
Far away.*

*As running rivers moan
On their course alone,
So I moan
Left alone.*

CHRISTINA ROSSETTI

Confluents

*Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la
vie, que les choses mystérieuses.*

FRANÇOIS RENÉ DE CHATEAUBRIAND

Génie du christianisme

NUIT SILENCIEUSE

Rien ne chante dans la nuit
Où nous marchons bras tendus
L'un vers l'autre sans nous voir.
Qu'avons-nous abandonné
En nous mettant en chemin ?
Nous ne le saurons jamais.

L'aube où le vieux rêve s'arrache
À la nuit est peut-être proche,
Mais quelle bonne nouvelle
Pourraient apprendre nos âmes
Prisonnières d'une attente
Mur sans yeux et sans oreilles ?

Nous marchons, marchons, marchons
Depuis le commencement
De notre monde réel,
Le monde où nous fut promis
Par nos cœurs, que séparait
L'inconnu, de chercher Dieu
Dans un amour partagé.

L'AIGLE DU MARCHÉ

Enchaîné au perchoir par une patte,
L'oiseau captif, aussi triste que nous,
Paraissait voir, nous nous demandions où,
Saigner, souffrir pour lui un soleil écarlate.

Saigner, souffrir, mourir comme un oiseau
De nuit cloué sans pitié sur la porte
D'une grange, et que rien ne reconforte
Car il n'émeut même pas un écho.

Nous nous sentions frère et sœur de cet aigle
Qui amusait la foule du marché,
Bien peu, s'il faut dire la vérité,
Respectant de mon art la folle règle.

Pourquoi ? Par charité ou par orgueil ?
Un aigle, pensez donc, mais misérable !
— Hélas ! à l'œuvre était l'infatigable
Satan qui menait nos âmes au deuil.

De ton âme mes yeux n'avaient vu presque
Rien ! Ce n'est qu'en soi qu'on perçoit, trop tard,
L'alliance du Satan et du hasard !
Croire avoir les yeux d'un aigle est grotesque !

Peut-être sur nos cœurs, obscurément,
Avions-nous senti, soudain face à face
Avec un malheur atroce et tenace,
L'ombre d'un subtil avertissement.

UN MAUVAIS MOMENT ORDINAIRE

Les mots qui me guidaient pâlisent
Et l'un après l'autre glissent
Vers l'horizon qui va les happer.
Je fais peu d'efforts pour les arrêter,
Je me sens d'un sort cruel complice,
Je suis si fatigué !
De vivre ? non ! de souffrir en vain,
De frayer dans la neige ou la boue,
Pour moi tout seul peut-être, un chemin
Vers une mer aux promesses floues.

J'ouvre un livre. Il siffle, et fume, et prend
Mon cœur dans un nœud coulant,
Comme faisaient il y a très longtemps
Les trains à vapeur, certaines nuits
Angoissantes comme des puits.
Les poésies que j'y lis sont celles
D'un homme qui ne cacha pas la vérité,
Scruta la face cruelle
De la vie et mourut sans être consolé.

Je me souviens des dentelières
De Burano, des couleurs tendres
De leurs maisons. J'essaie d'entendre
La chanson des roses trémières,
Aubade par moi imaginée

Pour une Mélisande abandonnée.
Je n'entends que la pluie, la pluie grise
Qui tombe dans mon cœur, et parodie
Les plaintes d'une nostalgie
Dont la véhémence le grise,
Et, pas moins bien, les monotones litanies
Où ses rêves s'enlisent.

SANS RÉPONSE

Nuit des Rois. Le froid est intense.
L'étoile a crié : « jamais plus ! »
Être seul, je l'ai toujours su.
Où es-tu ? — Le monde est immense !

À qui voudrais-tu que je pense ?
Dans ma chambre aux murs presque nus
J'entends mon cœur, cet inconnu,
Méditer, troublant le silence.

Mes rêves infirmes s'élancent
Vers le Jardin d'Éden perdu,
Nuit après nuit, toujours déçus.
Est-ce justice ? Est-ce malchance ?

Je suis contre toute espérance
Plutôt pèlerin que reclus.
De quelle voix m'appelles-tu ?
D'un coq d'Italie, ou de France ?

LE CIMETIÈRE DE TALMONT

L'eau passe et emporte à la mer lointaine
Une ombre aimée d'Aliénor d'Aquitaine,
Mais nous restons, nous, avec notre peine.

Comme les flots de la Gironde grise,
Les bancs désertés de la vieille église
N'attendent du soir aucune surprise.

Qu'importe que nos cœurs en eux entendent
Du Prince de Blaye et de Mélisande
La véritable histoire ou la légende !

Assis sur une tombe, au bord d'un rêve,
Nous attendons qu'un poème s'achève
Dans nos cœurs blessés. — La lune se lève.

CONSOLATION

La tristesse est douce et nous n'avons qu'elle
Dans notre univers d'illusions cruelles
Pour retrouver la Venise réelle.

La Venise étrangère au carnaval
Artificiel, au tourisme infernal,
Au rideau tiré pour cacher le Mal.

La Venise miroir des nostalgies
Que les cœurs blessés jamais ne renient,
Sources de rêveries jamais taries.

Le deuil embellit un ciel orphelin.
L'étoile noire a déserté nos mains ?
La nuit nous bercera jusqu'à la fin.

UN CRÉPUSCULE ORDINAIRE

La nuit vient vêtir mon cœur nu,
Mendiant honteux de sa misère.
La nuit, charitable étrangère
Prêtresse d'un dieu inconnu.

Elle apporte au mendiant un rêve
Qu'il prend pour l'oracle de Dieu
Proclamant que le règne odieux
De la solitude s'achève.

Moins charitable est le soleil
Qui arrachera au sommeil
Le mendiant, que son rêve berce.

Mon cœur le sait, mais il attend
La dame qui sans controverse
Lui est plus douce que son sang.

DE LA SOURCE CACHÉE

Notre rêve est mort ! Il faut boire
Jusqu'à la lie un vin amer
Produit de notre propre chair.
Il serait futile de croire
Guérissables nos souvenirs,
Mais ne pourrions-nous découvrir,
Au fond de notre nostalgie
De ce rêve qui fut pour nous
Semblable à l'intérieur si doux
D'une figue de Barbarie,
Un autre rêve, une autre vie ?

La charité, source d'espoir,
Vient bien souvent me faire voir
Cette consolante pensée
Brillant dans mon âme embrumée,
Lorsque, sans trop savoir pourquoi,
Je sens le besoin de t'écrire
Ce que je ne peux plus te dire
— Tu es si loin ! — de vive voix.

La charité fait vivre, certes,
Mais le sang qui des plaies ouvertes
Coule, silencieux, sans arrêt,
Contient tant de subtils secrets !

STÉRILITÉ DE LA SOLITUDE

Mon attente se meurt, la tienne aussi ;
Aucun malheur ne nous aura unis.
Faut-il désirer ou craindre l'oubli ?

Nos cœurs du fond de leur misère clament
Leurs regrets, mais qui les plaint ou les blâme ?
Qui de l'enfer a vraiment vu les flammes ?

Nous nous sommes cherchés sans rien savoir
Des signes étrangers à nos miroirs
Qui nourrissaient nos vacillants espoirs.

Les signes secrets de deuils insondables
Et de nostalgies affrontaient les sables
Gris des reniements où rôde le diable.

De plus en plus l'un de l'autre éloignés,
Nous n'avons pas su, hélas ! nous trouver,
Et nous verrons seuls la mort approcher.

L'agonie sans pardon ? affreux mystère !
Si par hasard la solitude est mère,
C'est d'un songe sourd, aveugle, éphémère !

AGONIE D'UNE ILLUSION

Une espérance va mourir
Qui était sans visage, un rêve
Déraisonnable auquel sans trêve
La raison nie tout avenir.

Nous imaginions que l'automne
Serait la mer où le soleil,
Comme la chair dans le sommeil,
Verse les rayons qu'il nous donne.

Des mouettes étonnaient nos yeux
Comme des fleurs annonciatrices ;
Nos âmes se taisaient, complices,
Tant des ciels gris que des ciels bleus.

Dans quel noir maelström d'ignorance
Où sombrent les rêves reniés
Avons-nous été entraînés,
Dans notre barque de silence !

Notre attente, hélas ! n'est plus rien
Qu'un peu d'écume sur le sable.
Quel cœur veule est le plus coupable
De ce destin, le mien, le tien ?

Autant que le mien ton cœur sombre

À plus de lumière aspirait,
Et sur notre plage croyait
Voir la marée basse des ombres.

Que deviendrions-nous, maintenant ?
Morte l'illusoire espérance,
Que ferons-nous d'une expérience
Du pire désenchantement ?

D'où faut-il que nos âmes crient
Leur peine au ciel et à la mer,
Durant nombre d'étés amers,
Pour guérir de leur nostalgie ?

Venant de l'horizon désert,
Fiévreusement, vers notre plage,
Courent les vagues qui engagent
L'âme à craindre le temps pervers.

PALISSADE MALAIMÉE

Il y avait dans cette rue,
À une époque révolue,
Une fort laide palissade.
Si l'on s'arrêtait devant elle,
C'était sans intention réelle,
Et que le ciel était maussade ;
On y lisait d'un œil distrait
Des affiches sans intérêt.
— D'un œil distrait, d'un cœur fuyant,
Car le ciel, véritablement,
N'est jamais maussade en lui-même
Lorsqu'on est aimé et qu'on aime.

NOSTALGIES PERDUES

Ah ! fleurs de l'âme, nostalgies,
D'eau fraîche, toute notre vie,
Nous aurions pu vivre, et d'amour !
Car je vous plus et vous me plûtes.
Hélas ! ce qui vient de la flûte
Souvent s'en va par le tambour !
Ruse du sort ? nous nous aimâmes
Tant, — que déçus, nous nous quittâmes.

DANS UN BAL MASQUÉ

Une femme tient au bout d'un bâton
Un des si nombreux masques du hasard
Dont le sourire ambigu avec art
Rassérène ton cœur qui se morfond.

Qu'importe que le corps soit sans attrait,
Une guenille, un faux déguisement,
Un épouvantail qu'anime le vent,
Le hasard a tant de desseins secrets !

Qu'importe que la poule en domino
À damier tentant comme un jeu d'échec
N'ait rien à donner, que des coups de bec,
Au coq sans moyen pour paraître beau !

N'arrive-t-il pas que l'aveugle amour,
Quand le rusé hasard a pris sa main,
Se laisse mener par d'étroits chemins
Vers un Triboulet qui crie au secours ?

Elle est dans ce bal, celle que chercha
Douloureusement, sans trêve, ton cœur,
En vain, à Venise, à Rome et ailleurs.
Dieu seul sait si tu la reconnaîtras.

Elle ? — La source éternelle d'oubli,
Elle, l'abri de l'unique savoir
Qui importe au cœur traqué par le soir,
Elle, l'ombre venue de l'infini.

ESTHER

Elle n'est pas seule, elle est couchée,
Les yeux grands ouverts,
Dans la chambre où la mort s'est installée
À son chevet, — mystérieux univers.
Sa chevelure est déroulée.
Sur le drap pâle que n'atteignent
Ni les rayons d'une tendre pitié,
Ni les rayons du soleil printanier,
Repose sa main, tenant son peigne.

Quelles ombres voit-elle
Sucer le sang d'une vie nouvelle
Dans son ciel sans terre,
Que devine-t-elle, emportée
Au long de ses heures emmurées
Que chouettes et coqs lacèrent,
Dans son âme et sa chambre enlacées ?

Peut-être des ombres fées
Hantant les confins du plafond,
Ou des ombres trop mal fardées
Chassées d'un vieux rêve, abandonnées
Aux tourbillons de deuils profonds ;

Peut-être les ombres de mains
Figurant savamment les ailes

De la complaisante hirondelle
Qui fait le printemps quand le cœur se plaint ;

Peut-être des bouts de chiffon
Dont elle a fait une poupée
Il y a bien des années, —
Ou aujourd'hui en imagination.

CRÉPUSCULE DOULOUREUX

Le jour meurt ; tu fuis ton tourment,
Mais il te rattrape bien vite,
Nul désert de l'âme n'abrite
Le rêve blessé qui se ment.

Les larmes de ton âme brûlent
Comme la lave des volcans
Et détruisent aveuglément
Les rêves nés du crépuscule.

Les ombres filles du chagrin
Boivent le sang des espérances ;
Sur le mur du temps elles dansent,
Oublier le mur ? songe vain !

Les heures une à une passent
Le seuil de l'abyssale nuit.
Combien d'illusions ont séduit,
Nues ou masquées, ton âme lasse ?

Ces paroles de charité
Te paraissent-elles cruelles ?
À l'âme aveugle se révèle,
Hélas ! trop tard, la vérité !

Le sang du soleil empoisonne
Les ombres qui croient s'en nourrir.
Le pavot berce le désir
Mais n'a jamais sauvé personne.

Je ne suis pas plus fort que toi,
J'ai peur, quand le soleil décline,
Du vieux mal obscur qui chemine
Dans mon cœur comme un hors-la-loi.

Ta souffrance est aussi la mienne,
Tes secrets sont aussi les miens.
Ne ferons-nous ensemble rien
Pour que de nous Dieu se souvienne ?

UN BONHOMME DE NEIGE

Il regardait, immobile et farouche,
Son long cache-nez noir flottant au vent,
Une vieille pipe au coin de la bouche,
Venir vers lui une troupe d'enfants.

Que cherchaient-ils, ces garçons et ces filles,
Ce matin de Noël, secrètement ?
Une des fées dont les contes fourmillent
Ou Jésus-Christ sous un déguisement ?

L'imagination peut tendre des pièges
Très ingénieux à des cœurs enfantins.
Que deviendrait ce bonhomme de neige
Quand le trouveraient les petites mains ?

Désirs et peurs étroitement se mêlent !
Le personnage érigé dans le champ
De la voisine encore demoiselle
Se révélerait-il bon ou méchant ?

Ce n'était, en fait, qu'un simple anarchiste
De la Belle Époque, un clown oublié
Dans une pantomime, amer et triste,
Non Erbkönig, fantôme sans pitié !

LA SALAMANDRE

J'ai abandonné à la terre
Ta carcasse et cherché ton âme
Inlassablement dans des flammes
Tant réelles qu'imaginaires.

Chaque fois que j'ai cru la voir
Mon cœur aux aguets, indigné,
Du fond de sa cage a crié :
« Trahison ! fruit d'un faux espoir !

Car l'âme de ta salamandre
Ne peut dans notre enfer descendre
Si tu ne vas pas la chercher
Au ciel où je la vois briller ! »

POISSON ROUGE

Nous qui sommes de cette époque
Où le silence était précieux,
Nous comprenons de mieux en mieux
Combien la mort de nous se moque.

Nos âmes nagent dans leur puits
De liberté imaginaire
Des sombres ventres de nos mères
Au seuil de l'insondable nuit.

Dans notre enfance si lointaine
Un poisson rouge émerveillait
Et comme une fée fascinait
Nos âmes de rêveries pleines.

D'un petit bocal prisonnier,
Comme d'un donjon la princesse
D'un conte, il attisait sans cesse
Dans nos cœurs amour et pitié.

Du poisson de Jonas le frère,
Comme tant d'autres, pour nos yeux,
Il nous rappelait que de Dieu
Les voies sont de profonds mystères.

*Flamme de ce feu maternel
Confié à nos corps périssables
Perfides comme mille diables,
Poisson rouge, es-tu immortel ?*

UN RÊVE

Je suis couché sous le ciel de la Galilée
Au milieu de démoniaques souvenirs.
J'essaierais en vain de dormir,
Tant mon âme est angoissée.
Je suis un soldat romain.
Au bout de la hampe de l'enseigne
De ma légion la lune saigne,
Si haut que ne peut l'atteindre ma main.
Ma main dont les mille cicatrices
Révèlent les maléfices
Du destin pervers
À la déesse que sert
Mon cœur dans son secret désert.

Je ne vois pas, je devine
Que sur la hampe chemine
Vers la terre où je suis venu
Un sang impuissant, abandonné, nu.

CRÉPUSCULE DE DÉCEMBRE

Vers mon cœur pâle un fantôme s'avance,
Pâle aussi, montrant les plaies de ses seins.
La mélancolie du ciel gris nuance
Peu, hélas ! le regard dur du bassin.

Trop loin d'ici sont toutes les statues
Pour s'attrister des reproches que l'eau
Me fait ; leur attente est toujours déçue
Et je suis seul à porter ce fardeau.

J'attends impatiemment la lune blanche
Qui s'efforcera de me consoler ;
Les arbres déjà nus tendent leurs branches
À cette sœur d'exil, par charité.

UNE AUTRE VIE

Le feu ne renaît pas des cendres,
La nature laisse la nuit
Régner seule quand le jour fuit,
J'ai assez souffert pour l'apprendre !

Je ne connais plus qu'une loi :
Consoler ! consoler deux âmes,
La mienne et celle d'une femme
Aussi malheureuse que moi.

*Des larmes qui couleraient lentes
Sur un visage déserté
Des caresses et des baisers
Chercheraient mes lèvres brûlantes.*

*Un cœur à mes rêves offert
Reconnaîtrait le doux prélude
À l'oubli de sa solitude,
Changeant en printemps son hiver.*

Telle serait mon autre vie
S'il m'était donné de nourrir
Du sang de douloureux désirs
Les ombres de mes nostalgies.

AMERTUME D'UNE HEURE SUBIE

Quand le soleil ensanglante les vitres,
Profondément dans nos âmes s'enfonce
Le dard brutal d'une mélancolie
Depuis longtemps devenue familière.

Sommes-nous vraiment trop loin l'un de l'autre
Pour que nos nostalgies se reconnaissent,
Pour que de toi des réponses me viennent
À des questions aiguës qui me harcèlent :

Quelle autre nuit sous l'horizon se cache ?
Est-ce toute la vie, cette souffrance,
Ces plaies habitées par de sombres flammes
Qui forcent l'âme à douter de sa source ?

Nous sommes enfants de cette Médée
Née de nous, la renier serait futile !
Mais ne pourrions-nous, ne fût-ce qu'en rêve,
L'oublier sans cesser d'être nous-mêmes ?

NUITS DE PARIS

Je vois rarement la lune réelle
Dans le ciel de Paris, qui ne révèle
Aucun secret des âmes maternelles.

Sans rancune pourtant je le regarde,
Le cœur plein d'un chagrin que rien ne farde,
Ce triste ciel, jardin de la camarde.

La sombre vie qui m'a été donnée,
C'est malgré moi que je l'ai partagée
Seulement avec des lunes rêvées.

Mon âme sait qu'elle est malade, et prie
Pour sans fièvre accepter dans cette vie
Telles qu'elles sont nuits et nostalgies.

Pour s'apaiser, mon âme s'abandonne
À la douce pensée que Perséphone
Est l'un des anciens noms de la Madone.

PRÉLUDE

J'ai devant moi un néant à remplir ;
Ce tonneau neuf, cette nuit inféconde,
Riez-en, bonnes gens, c'est l'avenir
D'un poète inconnu et seul au monde.
Quant à moi, bonne gens, en vérité,
Ça ne me fait ni rire ni pleurer.

PROCHE AVENIR

Nous aurons mis, l'une tout contre l'autre,
En face de nous nos longues souffrances.
Nous nous regarderons dans ce miroir
Fendu, promesse aveugle de pardon,
Et nous y verrons les étoiles mortes
Depuis longtemps, enterrées dans nos cœurs.

Nous sentirons vaciller dans nos âmes
Le lumignon de la vie éternelle.
Ma main prendra ta main, nous sentirons
Sourire la tiédeur de notre sang.
Mais sourirons-nous en imaginant
Les deux gisants de marbre côte à côte
Qui pourraient un jour nous représenter ?

Comme des yeux qu'ont blessés les étoiles
De leurs ciels réels sont lents à guérir !

ART POÉTIQUE

Toujours les mêmes ingrédients
Pour préparer mon plat unique
Dans un unique récipient !
Cette singulière pratique
N'eût point paru, certes, d'un sot
Aux yeux de Jean-Jacques Rousseau.

C'est, hélas ! une allégorie
Claire pour qui n'a de bonheur
Qu'à écrire toute sa vie
Des poèmes pour l'âme sœur
Inconnue, la lointaine amie
Qui seule apaiserait son cœur.

LE DESTIN ET L'ART

Qu'ai-je de plus que ma droite et mes yeux
Pour tenter de m'ouvrir la porte étroite ?
Mendiants malchanceux, mes poèmes boitent,
Seraient-ils plus heureux sous d'autres cieux ?

Aussi chichement qu'une lune avare
Mes nostalgies éclairent mon esprit.
Chaud est mon sang, mais mes cheveux sont gris !
Quel dénouement dans mon cœur se prépare ?

Tirant le stylo se crispent mes doigts.
Ricane trop tôt le destin narquois :
Sinueux ou droit, le sillon s'allonge.

Qui sait si mon art n'aura pas changé,
À l'orée de la nuit, un vaillant songe
Qui allait mourir, en réalité ?

PEUT-ÊTRE UN SOLILOQUE, HÉLAS !

En même temps drôle et sincère !
Pourrais-je l'être, loin de vous,
Ô fantômes des rêves flous
Qui peuplent mes soirées austères ?

Faire un clown d'une peine amère ?
Je n'en viendrais jamais à bout !
En même temps drôle et sincère !
Pourrais-je l'être, loin de vous ?

Aux espérances éphémères,
Loin de vous, mon âme se coud.
L'au-delà m'appelle partout.
Pourrais-je être, sur cette terre,
En même temps drôle et sincère ?

REMÈDE EMPIRIQUE

Rien d'autre ne me soulage
Que t'écrire, — je t'écris.
De mes cris j'emplis des pages,
Mon âme en a pris le pli.

À rien ne sert le tapage
De mon cœur souû de souci,
Tu es trop loin, nul message
Ne te parviendra d'ici !

Le silence est une cage
Déserte plutôt qu'un nid.
Aucune ombre ne partage
Avec mon ombre son lit.

Je l'avouerai sans ambages :
Dans l'étau mon cœur est pris.
La souffrance est-elle gage
Du repentir infini ?

LE PRÉSENT ET L'AVENIR

Pour plaire à celle que j'aime,
N'ayant pas d'autre talent
Que d'écrire des poèmes,
J'en écris, au fil des ans.

C'est sur tous les tons qu'appelle
Tant de sœurs mon cœur têtû ;
Lorsque tu viendras, laquelle
De ces femmes seras-tu ?

Tu seras toutes les femmes
Dont mon âme aura rêvé,
Mais une seule, la Dame,
Pourra mon âme sauver.

J'aurai consacré ma vie
À la chercher ici-bas,
Et le destin lui confie
Mon âme dans l'au-delà.

Quand se baiseront nos bouches
Je cesserai de souffrir,
Et je saurai, sur ma couche,
Venue l'heure de mourir.

DE POÈTE À POÈTE

Afin que grâce je rende
À Dieu de mon rêve d'or,
Poète ingénieux, cœur fort,
Ô Jaufré, je te demande
De me dire, d'où tu dors,
Avant que la nuit descende
Sur mes aveugles efforts,
Comment mériter ton sort :
L'extase, le réconfort
D'être bercé par la mort
Dans les bras de Mélisande.

LES YEUX DESSILLÉS

La folie n'a pas de limite.
Poète, je fus assez fou
Pour croire que par le mérite
De l'art on vient à bout de tout.

Je n'étais qu'un Polichinelle,
Par quel miracle aurais-je su
Plaire aux femmes jeunes et belles,
Moi qui étais né si bossu !

C'est vrai, je suis triste de n'être
Que ce que je suis, et mon art,
Quoi que je fasse pour renaître,
Ne peut rien contre le hasard.

RÉALISME

J'ai juré d'être drôle,
On ne me prendra plus,
De l'équateur au pôle,
À jouer, le cœur nu,
Des airs de mandoline
Aussi triste que moi
Pour quelque Colombine
Au sourire narquois.

Je sais bien qu'à Venise
Comme partout ailleurs
Les cœurs qui se déguisent
Tentent moins le malheur.
Il vaut mieux faire rire
De soi qu'apitoyer
La femme qu'on désire
Et ne peut oublier.

Aux femmes plaît le style
De l'homme un peu pervers
Qui se promène en ville
Le chapeau de travers.
Adieu, le blanc costume
De votre ami Pierrot !
Belles, voyez les plumes
Du ténébreux Corbeau !

C'est décidé, je change
D'aspect complètement :
Faire la bête ou l'ange...
Mais est-ce suffisant ?
Comme a dit un trouvère
Plus habile que moi,
Difficile est de plaire
Aux dames du tournoi !

III

*Grow old along with me !
The best is yet to be,
The last of life, for which the first was made :
Our times are in His hand
Who saith : “ A whole I planned,
Youth shows but half : trust God : see all not be afraid!”*
ROBERT BROWNING
Rabbi Ben Ezra

*Il n'est pas au destin de réponse plus laide
Que la chute d'un dé.*
JEAN COCTEAU
Clair-Obscur

MENDIANTS DANS LA NUIT

— Qu'ai-je à donner ? La clarté du silence ;
La certitude, allumée pour toujours
Dans l'âme appelée par Dieu à l'amour,
D'être rédemptrice et fin d'une errance ;
La toute simple et nue consolation
Du cœur souffrant d'un pèlerin qui doute
S'il peut aller jusqu'au bout de la route ;
Le partage d'un mal obscur sans nom.

— La tache s'étend. Ne sois pas surprise
De voir le sang imbiber ma chemise :
Un rayon de lune a percé mon flanc !
De te répondre mieux ai-je le temps
Avant que ma main par la mort soit prise ?
Pardonne à mon cœur, lui aussi mendiant,
S'il ne sait pas être assez éloquent
Pour reconforter ton cœur si dolent
Et lui montrer l'aube qui vient moins grise !

NAUFRAGE

L'esprit s'élançait, on ne sait d'où,
Vers on ne sait quelle aventure,
Un poème obscur, lointain, flou.
La rêverie qui semblait mûre
Se révèle au cœur, tout à coup,
Comme la glace froide et dure.
Au cœur... le mien pendu au clou
D'une vieille peine qui dure...

Est-ce toi qui de ce ciel noir
Où mon cœur te tient enfermée
Depuis tant de longues années,
Toi, dame aux yeux durs, qui fais voir
Sous son vrai jour la rêverie
Par pure faiblesse nourrie,
À mon cœur avide d'espoir ?

Kaléidoscopes honnêtes,
Et fidèles comme les chiens,
Rêveries, vous ne montrez rien
Qui ne soit en vous : deuils et fêtes,
Promesses des nuits, reniements,
Pardons, oubli, lutte avec l'ange,
Fleur de tombe que l'amour change
Soudain en Belle-au-bois-dormant...
Mais mon cœur malade interprète

Ce qu'il voit en vous, gouverné
Par une dame toujours prête,
Hélas ! à le désespérer !

Rouge est la robe de la dame
Qui veut s'emparer de mon âme.

MISÈRE DU TEMPS PRÉSENT

L'éternité est morte, et nos cœurs sont en deuil.
Qu'importe, si l'oubli nous quitte à l'improviste,
Tout ce qui rend joyeux et tout ce qui attriste
Du ventre maternel aux planches du cercueil !

L'oubli ! le don le plus précieux du Dieu unique,
L'Amour, aveugle, hélas ! et si énigmatique !
L'oubli de notre esclavage et de notre mort,
L'oubli ! qui les folies de notre cœur endort !

LA FIN DU MONDE

Guidant les spectres des années
Voici l'inconnue redoutée,
La mort, qui fera table rase.
Du monde vacillent les bases,
La dernière heure est arrivée,
De l'éternité ample vase.
C'est la vérité révélée,
À des âmes privilégiées,
Par l'amour, sans futilités phrases.
Sont promis, pour l'heure marquée,
L'oubli de la mort et l'extase
Aux âmes qui se sont trouvées
Et, aimant, se savent aimées.
L'extase abolit la durée.

DESTINS

« *Seule, seule, seule !* »

Clame avec toi le sang
Qu'ont fait jaillir d'un ciel noir
Les cornes de la lune.

Sur quelle lande
Rencontrai-je ta détresse
Vêtue de plaintes en loques ?

Le squelette d'une prophétie
Sans cesse remaniée,
Toujours la même,
M'a pris par la main et m'entraîne.

Les aubes sont pâles, toutes,
Comme des mortes,
Et ne parlent, si elles parlent,
Qu'en des langues étrangères.

De la rosace à la mer
Le chemin est si long et si triste,
Que les rêves indécis
Peuvent s'y perdre
Bien plus de trois fois.

La mer veut-elle

Te consoler,
Faire mieux que moi
Ce que le squelette exige ?

« *Seule, seule, seule !* »

La brume infirme
Avoue que sa nostalgie
Erre sur la lande où tu erres.

Un bandeau rouge sur les yeux,
Un fantôme sans voix
Erre comme toi sur la lande
Que je n'ai jamais vue.

Il y aura peut-être
Un hiver tragique
De neige désespérée,
Tel que malgré la mer
Un vent courroucé engloutira
Ton triple cri,
Engloutira mon rêve, engloutira
Le silence du fantôme.

ENFANT PAUVRE ET INCRÉDULE

Sa mère est morte, et du ciel blanc
Jamais ne parvient de nouvelles
De l'âme qu'on dit immortelle,
Envolée depuis si longtemps !

Il envie les autres enfants :
Leurs mères sont jeunes et belles,
Et au bout de longues ficelles
Ils font voler des cerfs-volants.

Les grandes personnes racontent
Sans rougir aux enfants des contes
Qui ruinent pour toujours leur foi.

L'orphelin, moins fort que sa peine,
Se rêve dans le ciel narquois
Où les cerfs-volants vont et viennent.

DIABOLIQUE ÉTÉ

Noir été, saison des malheurs, comment
Pourrais-je oublier les plaies douloureuses
Que les années enveniment et creusent
Dans mon âme où tu ris insolemment ?

Car tu ris, sans honte, aux pires moments
De méditation lente et ténébreuse
Où nos nostalgies se font venimeuses !
Si tu prétends qu'il n'en est rien, tu mens !

Les soleils aux yeux de démons appellent
Mon âme à grands cris ; ils vont s'enfoncer
Sous l'horizon sans voix, les suivra-t-elle ?

Quels deuils, quels remords peut-elle effacer
Réellement de sa sombre mémoire ?
Cruel été, que veux-tu faire croire ?

DERNIÈRES PAROLES D'UN DÉSHÉRITÉ

Qu'ai-je eu de bon dans cette vie
Qui dans la tristesse s'achève ?
Rien, — sinon des heures bénies
Où j'ai pu la fuir dans un rêve,
Et toi, fantomatique amie
Que peut-être la mort m'enlève !

VEILLÉE

Le corps et l'âme douloureux,
Tu fais des bulles d'espérances.
Tu faisais autrefois, dans ta lointaine enfance
Des bulles de savon, que tu suivais des yeux
Jusqu'au moment où elles rencontraient
L'Ange du Destin, et s'annihilaient.

*Il faut peu de chose : un peu d'eau,
Un bout de savon, une paille,
Pour incarner, vaille que vaille,
L'unique, mystérieux, charitable Très-Haut
Qui crée sans fin de la vie que les mailles
Du filet de la Mort captureront bientôt !*

CHÂTIMENT

Une ombre brûlante et sourde aux prières
Barre le chemin sans rien expliquer
— C'est inutile — au fuyard angoissé
Qui ne peut pas regarder en arrière.

Eurydice crie, le ciel est de pierre,
Dans les Enfers elle entend se moquer
De son désespoir l'écho sans pitié.
La nuit l'a emporté sur la lumière !

Se dresse devant l'homme au cœur amer
Le sombre feu qui transforme en désert
La vie et l'abandonne à des fantômes.

Tout est refus, même le voile noir
Des veuves, qui pourrait rassurer l'homme
Et lui donner du pardon quelque espoir !

LA NUIT TOMBE

Je mets ma main devant mes yeux, et songe,
Meurtrissant mon cœur, à tous les mensonges
Qui les consolations de la vie rongent.

C'était bien mentir que livrer aux flammes
Un rêve qui eût défendu mon âme
Contre un reniement aveugle et infâme !

C'était mentir que détruire des lettres
Et des photos qui eussent pu me mettre,
Libre encore, au pouvoir du pieux « peut-être » !

Libre ? — l'étais-je plus qu'en apparence ?
« Certainement », rétorque ma conscience,
« Souffre, meurtrier de tes espérances ! »

CONFESSION ÉNIGMATIQUE D'UN COUARD

Quelle folie d'avoir souffert
Hanté d'une secrète honte
Si longtemps sans me rendre compte
Que je me vouais à l'enfer !

Je vais mourir seul et amer ;
Dans mon cœur la nostalgie monte
De la Madone toujours prompte
À prendre la voix de la mer.

C'est dans ma grimaçante enfance
Que de l'agonie les souffrances
À mon insu ont commencé.

Le destin et mon cœur de lièvre
De connivence m'ont cloué
Sur mon lit d'angoisse et de fièvre.

ACHARNEMENT

Je le sais et voudrais ne pas le croire :
L'acharnement qui de nous, sans égard
Pour nos âmes, fait les bras du hasard,
Offre à nos désirs des étoiles noires.

Les heures fauchées exalent l'odeur,
Nous semble-t-il, des douces nostalgies.
Étrange erreur ! De ces heures flétries
Font un feu de joie nos démons moqueurs.

Je vois venir les nuages d'automne
Dès que j'ai fermé un instant les yeux.
Ni toi ni moi ne sommes courageux ?
Tant pis ! Jouissons de chaque heure qui sonne !

Vivre ! pourquoi ne pas s'y acharner,
Puisque la mort arbitrairement fauche ?
Ai-je vraiment choisi le côté gauche ?
Que répondra le Dieu de charité ?

ÉPITAPHE

J'ai vécu, promeneur, ce qu'on appelle
Par toute la terre une vie de chien,
Sans jamais posséder le moindre bien,
Diogène malgré moi, âme rebelle
Cherchant en elle Dieu, ne trouvant rien
Que l'ombre, l'écho, d'un cri : « la nuit vient ! »
Sans savoir si la mort était réelle.

ABRÉGÉ DE MÉTAPHYSIQUE CONCRÈTE

Comme Dieu tu as maints visages...
Comme Dieu, ai-je dit ? — tu es
Dieu, que mon âme cherche, en fait,
Sur la terre et dans les nuages.

N'es-tu pas celle qui viendra,
De la Providence, ici-bas,
La plus éclatante des preuves ?
N'attends-tu pas dans l'au-delà
L'heure de m'offrir dans tes bras
La joie d'une vie toute neuve ?

Comment avoir confiance en Dieu,
Hélas ! dans un monde aussi triste ?
Es-tu trop loin ? suis-je trop vieux ?
Tu es invisible à mes yeux.
Qui sait si vraiment tu existes ?
Mon cœur inquiet gémit, insiste...

Du fond de l'abîme béant
Du doute, mon esprit malade
Entend crier : « Eh ! camarade,
Rien ne t'attend, que le néant ! »

DERNIÈRES HEURES

Tout ce que nous savons des apparences
Nous dit que la mort est sans importance :
Rien ne durera plus longtemps que nous !
À l'instant même où s'éteint la conscience,
Dans le néant s'enfonce la souffrance.
Nous cesserons d'exister, voilà tout !

Si l'éternité, n'était pas un leurre,
Pourtant ? — Profaner nos dernières heures
Serait certainement œuvre de fous !

MÉTAPHYSIQUE ILLUSTRÉE

Dès la source, et jusqu'à la mer,
L'eau des fleuves inquiets reflète
Des ciels où nuages et mouettes
Fuiant vers un au-delà désert.

S'élève d'une mer tranquille
Sans cesse une eau qui reviendra
Dans le ventre qui l'enfanta,
Au bout d'un périple futile.

Le cours du temps n'est qu'apparent.
Promeneur, en voici la preuve :
Le jet d'eau, qui singe les fleuves,
Nait, court et meurt en même temps.

Bouffonnerie ? preuve pour rire,
Inventée par le jardinier ?
Peut-être ! mais comment renier
Si vite un consolant délire ?

MÉDITATION DU DÉBUT DE L'ÉTÉ

L'été s'installe, hostile aux malheureux :
La belle saison leur est étrangère,
Le triste hiver leur semble être leur frère !
— Paradoxe étrange aux yeux des heureux ! —

De quel profit la clémence des cieux
Peut-elle être vraiment sur cette terre
Au vieux, au malade, ou au solitaire
Qui voient leur cœur chaque jour plus envieux ?

Cruel est le soleil lorsque la vie
Parait n'être plus que sombre agonie,
D'un cœur impur le juste châtiment !

Que d'amertume apporte le solstice
Aux malheureux ! ce que le cœur attend,
Est-ce un rédempteur, une rédemptrice ?

DESTINÉE

J'ai pour marraine une mauvaise fée
Qui m'a puni de la faute de naître.
Avoir été malade et toujours l'être,
C'est ce qu'on appelle une destinée.

Pour la même raison je t'ai aimée
Dès que dans ma vie je t'ai vue paraître.
De ne pas tant souffrir étais-je maître
Lorsque je vis ma flamme dédaignée ?

RÉPONSE

Jouer ses amours ou sa vie aux dés,
Après tout, est-ce si déraisonnable
Lorsque l'on sait, au bon moment, tricher,
Et bien entendu, qu'on s'en croit capable ?

Le sort est un loup qui à belle dent
Croque sans faim les plus coriaces rêves
Si on le laisse faire, et, quand s'achève
La partie, jette les os au néant.

C'est l'adversaire noir qui multiplie
Ses pièges blancs devant l'éternité.
— Mais, direz-vous, et la réalité ?
— Je parlais des amours et de la vie,

De ce qu'on ne peut renier sans frémir,
De la Vérité que les apparences
Nous font croire étrangère à nos désirs,
Du ciel vers lequel nos âmes s'élancent.

MÉDITATION INTERROMPUE

Ce n'était pas l'aveuglement, c'était plutôt
La mauvaise foi qui envenimait nos maux.
Honteux, je me souviens, et ce n'est pas trop tôt,
Du mal inavoué que j'ai fait sur la terre,
Des mensonges dénoncés par les cimetières,
Des vérités cachées à mon cœur indiscret...
Aujourd'hui, je joue avec des mots, il est vrai,
Mais je n'ai nullement envie de m'amuser :
Mes rêves et ma vie sont vraiment trop usés.

Je sais que je ne pourrais rompre mon silence
Sur tout ce qu'il y a, hélas ! en moi de faux,
Que pour celle dont la définitive absence
A scellé mon cœur d'un énigmatique sceau.

À quoi bon discourir plus longtemps sur les causes
D'un tourment si ancien désormais sans remède ?
L'art, la charité, sans guérir le mal, proposent
Pour le supporter, - tais-toi, cœur bavard ! – leur aide.

DERNIÈRES PAROLES

Mon cœur vacille, il va s'éteindre
Et laisser au silence noir
Les cadavres de vieux espoirs.
À quoi bon pleurer, prier, feindre
De lutter avec le néant
Ainsi que Jacob avec l'ange,
Puisqu'en vérité rien ne change
Et que tout meurt, même le temps ?

JARDIN CLOS

Il y avait des anémones
Gris souris, dans ce jardin,
Longtemps avant que fût brisé
Le dernier roseau du désert.
C'est ce qu'enseignent
Les loups savants,
Et c'est peut-être vrai.

Subrepticement s'étend
L'ombre d'un mur de paille encore jaune.
Du haut de ce mur, un œuf écarlate,
Unique en son genre,
Harangue une foule,
Houleuse et provocante,
D'œillets blancs sans importance.
Il dit, d'une voix de désert :
« Rien n'existe aussi certainement
Que la logique immaculée
Et les ombres vêtues du manteau bleu
Des rêves de la neige.
Je déclare
Que je suis arrivé à cette conclusion
À l'approche du terme
D'une vie passée à mourir. »

DIMANCHE AILLEURS

La nuit fourbe a cessé de nuire,
La lune va quitter l'arène,
Des rêves sombres se dispersent.

Le côté de la mort frémit,
Son privilège est menacé,
L'aurore ouvre son éventail.

Attend la louve palatine,
Pleine d'impatience, que sonne
L'heure de nourrir les poupées.

C'est dimanche, on joue au subtil
Jeu de la mort et du hasard,
On se console comme on peut.

SIMPLE COMME BONJOUR

Et voici maintenant, pour finir
Le discours, la vérité cachée
Que toute ta vie tu as cherchée :
Il n'y a jamais eu d'avenir.

SAINT PIERRE TENTÉ

Lentement, vers son nadir
Glisse l'étoile, et le glas
Sonne pour son avenir.
Pierre doute, — une ombre est là —,
Mais recule pas à pas
Devant le fatal désir
De renier son repentir.
Pourtant l'horreur de mourir
Crucifié la tête en bas
Grandit, et Pierre est bien las.

ÉCRIT AU-DESSOUS DU CADRAN
D'UNE HORLOGE VIVANTE

Passant inquiet, homme ordinaire,
Regarde si tu veux les aiguilles tourner,
Tes yeux ne peuvent rien y faire :
Tu n'échapperas pas, ton crime d'être né
Du sein ténébreux de ta mère
Est sans pardon, à mourir tu es condamné.

LA THALIE DU JARDIN

Aux pieds de la statue grimacent
Des masques de pierre, mêlés
À des symboles des étés
Qui meurent sans laisser de traces.

La mélancolie du matin
Drape d'une grave lumière
Cette hôtesse rêveuse, fière,
Énigmatique du jardin.

D'un bout à l'autre de l'année,
Défiant hardiment tous les dieux,
Elle emprisonne dans ses yeux
Ses sentiments et ses pensées.

La lune qui cache son nom,
La rôdeuse des nuits flétries,
Dans le cœur de la comédie
A dû plonger ses froids rayons.

Le naïf cherche une épitaphe
Sur le socle, et s'en va déçu
Vers son destin, le socle est nu !
Le jardin tout entier s'esclaffe.

Sur la scène de l'avenir
Qui sait ce que les masques donnent ?
L'hiver ou l'été ? Perséphone
Elle même ne peut choisir.

RENCONTRE

Tu sais, d'intuition, que la nuit surveille
Ses hôtes inquiets et las. Tu t'arrêtes :
Ton âme, soudain émue par les flammes
D'un feu qu'un gardien des forêts souffrantes
Avait laissé couvrir dans la clairière,
A renoncé au pacte diabolique
Follement signé avec elle-même.

Tu t'approches du feu, et tu l' observes.
Ton âme se mêle aux idéogrammes
Vivants, éloquents – les flammes qui dansent —,
En vain : du long ballet qui se déroule
Toute interprétation reste incertaine.

La nuit se fait plus profonde et plus froide.
Dans la forêt un fantôme en deuil pleure.
Tu te souviens des tristes certitudes
Qui rampaient et sifflaient entre les arbres
Offrant leurs fruits de mort et d'ignorance, —
Ah ! du paradis sombre parodie !

Tu veux quitter la clairière et poursuivre
Une quête peut-être imaginaire
D'un incendie où les âmes oublient
Les tentations qui ouvrent la carrière
De la solitude aveugle éternelle. —

Mais le fantôme pleure, et tu l'écoutes.

Une main sur les yeux, tu imagines
Une forêt d'automne, — et tu y cherches
Un chemin qui ressemble au jeu de l'oie,
Où, le vieux hasard aidant, tu rencontres
Le fantôme qui pleure, et le consoles.

D'un rêve prisonnier, le feu crépite :
Il raconte à la nuit un marchandage
Avec l'âme ulcérée d'une sorcière.
Tu écoutes, comprends, et sacrifies
À la simple pitié ton impatience.

« Où vas-tu, où vas-tu, où vas-tu ? reste
Ici, avec le feu, sur cette terre ! »
Tu reconnais, en ces termes traduite
Pour t'arrêter, la vision du prophète.

DIEU PARLE

Tu dis souffrir du silence
Des nuages et des fées ! —
Tais-toi, c'est trop d'indécence,
Ces plaintes d'âme blessée !
Souviens-toi que dès l'enfance
Tu t'es d'un faux deuil souillée !
Prie pour que te sois donnée
Par toi-même l'espérance
D'être — car la mort s'avance —
Par toi-même pardonnée.

L'AGONIE D'UN MÉCRÉANT

Le cœur dont mon cœur rêvait,
Est-ce le cœur d'une morte ?
La mort arrive à ma porte,
Je ne le saurai jamais !

Ma solitude m'oblige
À regarder le néant
En face, et mon cœur béant
Y voit naître son vertige.

Son reflet dans un miroir
Imaginaire ou son double ?
Fantôme réel ou trouble
Effet de son désespoir ?

Je mourrai sans qu'une femme
Vienne promettre l'oubli,
Dans un réel infini,
De sa souffrance à mon âme.

Hélas ! tu es le dernier
Recours de mon âme noire,
Dieu auquel je ne peux croire
Et que je ne peux renier !

AVEU

Mes masques ont la couleur
Du sang que mon âme saigne,
Mon rêve en fait des enseignes
Aux façades des malheurs
Où tout au long de ma vie
Je trouve mes poésies.

Sais-je si réellement
La route monte ou descend ?
Le désert des apparences
Retentit d'un rire immense !
Que sais-je de l'avenir
Où je pourrais moins souffrir ?

À UNE FRONTIÈRE FLOUE DU POSSIBLE

L'art veut du temps, la vie est brève.
Les impartiales heures fouettent
Le poète au travail qui rêve
Sous les yeux d'une statuette
Qui lui fut autrefois offerte
Par la lointaine fille d'Ève
Dont l'âme maintenant s'élève
Vers la lumière grande ouverte,
La mer sans horizon ni grève.

Le jour pâlit, la jolie chouette,
Sage compagne de Minerve,
Un tantinet moqueuse, observe,
De son socle de pierre verte,
Les efforts que fait le poète,
De découverte en découverte,
Pour métamorphoser des rêves
Qui dans son cœur puisent leur sève
En prophéties qui son cœur servent.

PRAIRIE MYSTIQUE

Dinah, la Sulamite et la Madone
Sont également des filles de Dieu.
Certaines vérités semblent bouffonnes
À qui ne prend pas la Bible au sérieux.
Qu'aux mécréants le Créateur pardonne
De voir seulement ce que voient leurs yeux.

Que reprocher au rêveur qui épouse
Par l'entremise honnête du hasard
Une prairie où des guêpes jalouses
Gardent les fleurs d'or, armées de leur dard,
Et aux rêveries que séduit leur art
Très diligemment leurs mélodies cousent ?

DE FLAMME ET DE NEIGE

Tome 2

Plus tard, si nous vivons	9
Un petit bouquet pour nous deux	10
En fin de compte	12
Effet de l'art	13
Dormition de Mélisande	14
Don des étoiles filantes	16
Amour d'automne	17
La cloche	18
Dit le cœur battant	20
Le carrefour	22
Deux destinées	23
Lettre abandonnée	24
Frère et sœur de l'albatros	26
Automne sans complaisance	27
Un autre monde	28
Peut-être la dernière fois	29
Tentative	30
Échec	31
Rondel du rêveur amer	32
Paria	33
À un mal aimé	34
L'oubli bienfaisant	35
Rondel des amants imaginaires	36
Femme sans ombre	37
Le jardin est témoin d'une impuissance	38
Chansonnette en forme de tricorne	39
Colombine à elle-même pendant le carnaval	40
Rondel de la difficile	42
Des mots ?	43
Rondel de Soledad	44
La vraie Soledad	45

Deux désastres	46
Devant le bassin du jardin du Luxembourg	47
Commentaire de l'histoire sainte (I)	48
Commentaire de l'histoire sainte (II)	49
Nuit silencieuse	53
L'aigle du marché	54
Un mauvais moment ordinaire	56
Sans réponse	58
Le cimetière de Talmont	59
Consolation	60
Un crépuscule ordinaire	61
De la source cachée	62
Stérilité de la solitude	63
Agonie d'une illusion	64
Palissade malaimée	66
Nostalgies perdues	67
Dans un bal masqué	68
Esther	70
Crépuscule douloureux	72
Un bonhomme de neige	74
La salamandre	75
Poisson rouge	76
Un rêve	78
Crépuscule de décembre	79
Une autre vie	80
Amertume d'une heure subie	81
Nuits de Paris	82
Prélude	83
Proche avenir	84
Art poétique	85
Le destin et l'art	86
Peut-être un soliloque, hélas !	87
Remède empirique	88
Le présent et l'avenir	89

De poète à poète	90
Les yeux dessillés	91
Réalisme	92
Mendiants dans la nuit	97
Naufrage	98
Misère du temps présent	100
La fin du monde	101
Destins	102
Enfant pauvre et incrédule	104
Diabolique été	105
Dernières paroles d'un déshérité	106
Veillée	107
Châtiment	108
La nuit tombe	109
Confession énigmatique d'un couard	110
Acharnement	111
Épitaphe	112
Abrégé de métaphysique concrète	113
Dernières heures	114
Métaphysique illustrée	115
Méditation du début de l'été	116
Destinée	117
Réponse	118
Méditation interrompue	119
Dernières paroles	120
Jardin clos	121
Dimanche ailleurs	122
Simple comme bonjour	123
Saint Pierre tenté	124
Écrit au-dessous du cadran d'une horloge vivante	125
La Thalie du jardin	126
Rencontre	128
Dieu parle	130
L'agonie du mécréant	131

Aveu	132
À une frontière floue du possible	133
Prairie mystique	134

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 1er trimestre 2013

Imprimé en France